

Produire socialement utile : oui ! mais comment ?

PAR PAM LINN

(traduit de l'anglais par Nicole DOREAU)

Au printemps 1986, les autorités métropolitaines furent démantelées. Malgré le soutien populaire, les activités de nombreuses municipalités travaillistes furent considérablement réduites par des coupes dans les subventions de soutien accordées par le gouvernement central. La période faste des expériences de Production socialement utile (PSU) largement financées se terminait. Dans quelle mesure préfigurent-elles des formes de production socialiste ? Quelles indications nous donnent-elles sur les possibilités de création de l'utilité technologique ? D'une technologie moins limitative ? Comment éclairent-elles une analyse culturelle de la production ?

Les auteurs d'un livre "Very Nice Work if you can get it : the Socially Useful Production" décrivaient en 1985 ces différentes expériences.

Pam Linn commente ce livre dans cet article.* Nous en publions de larges extraits. Elle essaye surtout à partir de sa pratique dans un Réseau d'aide technologique de tracer les limites de la PSU, d'analyser les contradictions qu'a pu soulever un certain volontarisme politique. L'échec d'un projet d'éclairage de benne, les rapports avec le marché traditionnel servent de support à cette critique.

Pourquoi une production alternative ?

Dans sa contribution à "Very Nice Work", Mike Cooley associé de très près au projet alternatif de Lucas, puis directeur de technologie à GLEB (Bureau des entreprises du Grand Londres) dégage les quatre principales contradictions de la société industrielle faisant de la PSU une alternative obligatoire.

"D'abord il y a un gouffre entre ce que la technologie peut apporter à la société, et ce qu'elle lui apporte en réalité.

La seconde contradiction est le terrible gâchis que fait notre société avec ce qu'elle a de plus précieux, c'est à dire : les capacités, l'ingéniosité, l'énergie, la créativité et l'enthousiasme de sa population.

La troisième contradiction est le mythe que l'informatique, l'automation et l'emploi de la robotique libéreront automatiquement les êtres humains

des tâches aliénantes et fatigantes...

Quatrièmement, il y a une hostilité croissante de la société en général à l'égard de la science et de la technologie telles qu'elles se pratiquent à présent.

Les savants et les technologues sont de plus en plus utilisés comme de simples messagers des multinationales dont le seul souci est de maximiser les profits". (p. 19 et 20).

Dans son rapport sur la mise en place du projet Lucas, Mike Cooley a souligné "économiser l'énergie, responsabiliser les ouvriers, et concevoir pour les plus démunis" comme critères de projets technologiques. Les projets du "Lucas Aerospace Alternative plan" comprenaient : un échangeur de chaleur pour combattre l'hypothermie des personnes âgées, un siège pour enfants handicapés et des appareils de dialyse qui faisaient défaut. Tous ces produits avaient des fins humanitaires.

* Paru l'année dernière dans la revue "Science as culture" N° 1 - Science as culture Free Association Books. 26 Freegrove Road LONDON W9 9RO



Cependant, est-ce qu'un échangeur de chaleur serait moins utile s'il était en vente à "Woolworth" ? La fonction détermine-t-elle l'utilité ? La commercialisation diminue-t-elle nécessairement l'utilité ? Ou bien l'utilité provient-elle du processus de production et consommation ?

Il est révélateur que les produits Lucas n'ont pas dépassé le stade du prototype (sauf un : le "bus" sur rails qui a été adopté par les Charbonnages Britanniques afin de diminuer la main-d'oeuvre dans le travail à la mine).

Les problèmes de brevetage, de production et de financement ont assailli chacun de ces produits. D'une certaine façon les ouvriers du projet Lucas ont considéré leur projet d'une manière aussi fétichiste que la conception technologique habituelle, sans rapport avec la complexité qui met en pratique les idées et les projets.

Le fétichisme du projet

Au cours de quatre années, je me suis attachée à constituer un Réseau de Technologie Thames TechNet fonctionnant avec l'Institut Polytechnique local. Comme d'autres réseaux nous voulions associer plusieurs éléments : l'usine, le savoir-faire des membres du réseau et le l'Institut Polytechnique (personnel technique, de recherche, enseignants et étudiants), les compétences inutilisées des ouvriers au chômage, et les besoins des individus ou groupes

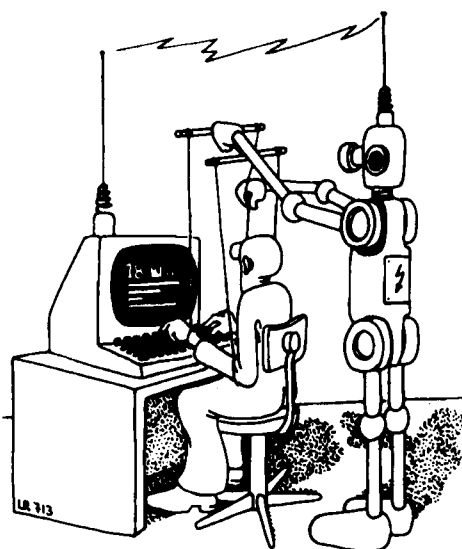
non-satisfaits sur le marché conventionnel, pour créer un projet de PSU. Dans ce réseau, nous avons pu constater aussi la valorisation du projet indépendamment du contexte d'utilisation.

Un exemple : un Réseau Technologique du Nord de Londres a demandé à notre ingénieur de l'aider à concevoir un petit appareil que les aveugles mal-entendants pourraient porter sur la poitrine et qui vibrerait lorsque la sonnerie de leur porte retentit. Notre ingénieur travailla avec enthousiasme sur la conception du circuit. Lorsque ce projet était en voie d'achèvement, il se rendit compte qu'ouvrir sa porte n'est pas d'un grand secours pour l'aveugle mal-entendant : ils ne peuvent ni voir ni entendre qui est à leur porte. Cet appareil n'est pas nécessairement utile aux aveugles mal-entendants. Nous n'avions aucun moyen de le savoir sans être familiarisés avec la vie de ces personnes. Nous ne pouvions être sûrs de rien en ce qui concerne l'utilité.

Nous avons donc besoin d'une définition de la technologie qui ne repose pas seulement sur l'appareillage, mais également sur la série d'arrangements sociaux qui la justifient, les structures de travail qu'elle entraîne.

Inutile, s'il ne correspond pas à vos besoins, le produit technologique ne contient pas en lui-même une quantité fixe d'utilité. Celle-ci est réalisée lorsque les produits sont destinés à des fins productives, par l'incorporation de l'appareillage dans des structures de travail et des relations déjà existantes. Par exemple le traitement de texte s'intègre très bien dans les relations sociales qui se sont développées et ont rendu utile la machine à écrire.

Concevoir l'utilité indépendamment du but et du contexte, la fétichiser, est un des pièges dans l'élaboration de la PSU. Exprimer ou quantifier l'utilité présente une difficulté encore plus grande. Une des questions essentielles est la suivante : par quels moyens la PSU peut-elle se substituer à la relation de marché ?



Besoin et relation de marché

Si la PSU devait s'appliquer sur un plus vaste champ économique, il faudrait faire face au problème de créer des mécanismes alternatifs d'échange. La rhétorique idéaliste de la PSU n'est pas suffisante pour contrecarrer la force matérielle significative des relations de marché.

Bien sûr, il n'y a pas de compassion ou de moralité dans les relations de marché, mais cela ne signifie pas qu'il y ait une contradiction absolue entre le profit et l'utilité. En effet le profit dépend de la valeur d'utilisation perçue et soutenue par le pouvoir d'achat. L'utilité pour le consommateur peut avoir des significations diverses. Les armes nucléaires et les balles en plastique, bien que meurtrières, peuvent avoir une utilité pour les hommes politiques.

De plus, des produits apparemment frivoles sont utiles. "Des choses dont nous avons besoin" sont quelques fois frivoles et dangereuses. "Les besoins" comme la technologie, changent aussi et bien qu'ils ne soient pas complètement malléables, ils peuvent être façonnés à la fois par les profiteurs et des socialistes bien intentionnés. Les besoins aussi sont des produits culturels. Par exemple, quelles sont les formes de médecine à haute technicité qui sont nécessaires et quelles sont les formes de médecine qui sont "dangereuses" ? Comment les préférences et les désirs doivent-ils s'exprimer ?

Les discussions au sein de la PSU ne font pas habituellement allusion aux désirs mais aux "besoins non satisfaits". Cette notion n'est d'aucun secours car il n'y a rien d'évident ni de fixé dans le besoin. Ainsi ce qui est utile pour l'adepte de la nourriture naturelle, peut n'être d'aucune valeur pour l'employée féminine de l'entreprise la fabricant ou la mère de famille -même s'il s'agit de la même personne ! Qui détermine le besoin ? Quels besoins ont la priorité ?



Je ne veux pas suggérer que le prix soit une expression adéquate de la préférence, ni prendre parti en faveur de l'économie Keynesienne, pour le partage de la richesse qui permet aux préférences de s'exprimer

par la relation de prix. Pourtant, l'absurdité de la maximalisation des profits ne peut être purement et simplement écartée en étant réduite à une question de partage du pouvoir d'achat. Pour cette raison, la PSU en tant qu'alternative concrète pratique doit avoir une relation claire avec l'économie de marché avec laquelle elle coexiste. Sinon l'appel à l'utilité demeure purement rhétorique.

La Participation populaire

En dehors du mécanisme du prix quels seraient les moyens de connaître les préférences des gens ? Au Conseil du Grand Londres (GCL) et ailleurs des comités de Planification Populaire ont été instaurés afin d'établir un système de détermination démocratique de la production municipale.

Cependant la Planification soulève des problèmes au niveau conceptuel et pratique. Le premier consiste à fixer les limites dans lesquelles il est possible d'instituer la planification populaire en tant qu'activité efficace et culturellement familière. Le second est lié à la manière dont les théoriciens de la PSU qui occupent des positions élevées et bien rémunérées, se cooptent et s'approprient les préoccupations et les activités des membres de la communauté ouvrière.

Hilary Wainwright, se référant à son expérience du Grand Conseil de Londres pose la question : *"Comment les fonds des autorités locales, les connaissances des spécialistes, l'information peuvent-ils être utilisés pour soutenir de telles organisations sans en même temps miner leur indépendance et leur base démocratique ?"* (p. 42).

Ainsi, au Réseau de Technologie nous avons été victimes des manipulations des autorités locales ; ceci aussi illustre les divisions entre la rhétorique de la PSU et la pratique. La rhétorique avait peu de rapport avec les relations centre/périphérie imposées par le GLEB. Jusqu'à présent le GLEB a : retiré des fonds dans une tentative délibérée de pousser l'entreprise à la faillite ; instauré un conseil alternatif entièrement constitué de personnes n'ayant aucune connaissance du réseau ; critiqué des projets sur la base qu'ils n'étaient pas assez techniques chaque fois qu'ils ne se conformaient pas aux définitions techniques masculines des travailleurs du GLEB, même si ces projets émanaient des préoccupations des hommes et des femmes de la localité ; amené des "consultants" afin d'imposer une structure de gestion différente ; constamment réclamé des rapports et des changements organisationnels seulement pour déplacer les "poteaux de but" chaque fois que les objectifs étaient atteints.

En termes de critères de PSU -contacts locaux et soutien, variété de développement des projets, et création d'emploi- notre Réseau de Technologie détient un record impressionnant et sait clairement comment s'orienter. Comment aurait agi le GLEB envers un cas plus faible de participation populaire ? Leurs relations difficiles avec un certain nombre de projets innovateurs semble provenir directement d'un point de vue de technicien du changement social, tourné vers le produit.

Le GLEB veut sponsoriser la PSU sans changer certains aspects de la production. Ainsi, ont-ils imposé des modes de calcul financiers, de gestion et de division du travail en contradiction avec des relations de production plus égalitaires. Personne au Réseau n'espérait voir de révolution dans les instances locales, mais les gens espéraient trouver une sensibilité aux contradictions et aux difficultés de la production alternative.

La participation populaire pose des questions à deux niveaux : concernant les formes démocratiques de développement de la communauté, et concernant les relations centre/périphérie. Les difficultés du GLEB proviennent en partie des pressions exercées sur eux par le gouvernement conservateur. Avec un accès restreint aux ressources et une surveillance financière étroite, les membres du GLEB ont dû faire face à la nécessité de réussir en termes conventionnels -création d'emplois, régénération industrielle, et développement d'entreprises à haute technicité.

Valeur d'échange, valeur d'usage

La plupart des personnes engagées dans des initiatives de PSU mettent l'accent sur la distinction marxiste entre valeur d'échange et valeur d'utilité : la production pour le profit contre la production pour l'utilité.

Mais l'utilité ne peut être directement un critère de production, et ce pour deux raisons : d'abord elle ne fournit pas une indication suffisamment subtile des priorités, et en tant que telle, elle ne peut pas simplement remplacer la valeur d'échange ou la rentabilité.

La relation d'échange fournit un système permettant d'ordonner les priorités de production et d'exprimer des préférences. Bien sûr les conséquences sociales de ce système sont absurdes et injustes. Mais le prix et le profit ne sont pas uniquement des entités économiques. Ce sont aussi des phénomènes culturels incarnés dans les pratiques sociales, le langage, les attitudes et les attentes, dans les structures légales et les relations internationales. Cet enrobage social ne peut pas être simplement balayé par une reconceptualisation économique, ni par une intervention sociale.

La PSU peut difficilement fonctionner comme critère de production. Présupposant la valeur d'usage et niant la valeur d'échange, elle a donc un caractère essentialiste. En effet, la PSU a été valorisée comme production alternative. Mais l'utilité ne peut être maximisée en considérant seulement l'aspect productif : les finalités de consommation sont également importantes. L'organisation de la production doit traduire les besoins et les buts de ceux qui utiliseront le produit. Et la relation de prix est une manière -bien que limitée- d'exprimer cela. Les réunions de planification populaire, étrangères à cette réalité n'ont pas eu d'effet ordonnateur des prix. Fabriquer de l'utilité n'est donc pas simplement un problème technique. En pratique, la production et la consommation, faire et utiliser, -liées dans un processus de travail- sont caractérisées par la contradiction, les divisions sociales et les relations de pouvoir, comme n'importe

quelle pratique sociale. Afin de comprendre et de maximiser l'utilité technologique, l'analyse doit dépasser les catégories économiques pour atteindre les concepts sociologiques et culturels en incluant toute une série de relations humaines pré-existantes de sexe, de race, d'âge et de classe, de savoir et d'expérience.

Histoire d'un projet au Réseau Thames TechNet

Voici la description d'un projet qui tient compte des difficultés ordinaires et quotidiennes que nous avons rencontrées.



Notre travail au Réseau de Technologie Thames TechNet, fut conçu avec ambition. Nous avons été séduits par un ensemble d'idées et d'opportunités pratiques qui pouvaient potentiellement mettre le pouvoir technique dans les mains de la classe ouvrière. Notre optimisme reposait sur un soutien institutionnel et un financement communautaire. Notre intention était d'instaurer des formes plus égalitaires de production de biens et de services tenant compte des besoins spécifiques des consommateurs.

Certains membres du Réseau étaient cependant au moins partiellement conscients des dangers d'une concentration trop grande sur le produit physique en tant qu'indicateur de changement dans les relations productives. Les ouvriers du Réseau étaient conscients de certaines inégalités inhérentes au travail technologique : le personnel du Réseau était sensible à certaines exclusions, à la hiérarchisation induites par le travail technique et à la division sexuelle qu'il crée.

La nécessité d'éclairer les bennes

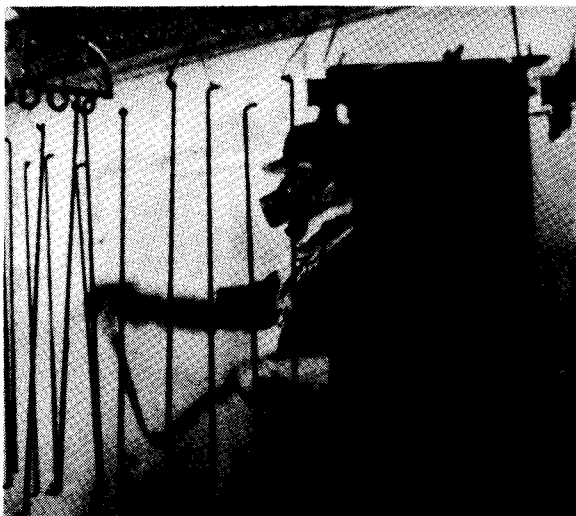
Un ouvrier à la recherche d'un emploi, Bob, s'adressa au Réseau sur les conseils d'une Agence pour la petite entreprise d'une commune locale.

Il avait une vague idée que l'éclairage des bennes de chantier pouvait être amélioré. Les bennes sont des containers à gravats, stationnés dans la rue, livrées et collectées par des camions équipés d'un dispositif élévateur. "L'idée vague" de Bob avait sa propre histoire : il avait été ouvrier sur un chantier, un emploi qui impliquait de fixer un éclairage de signalisation sur les bennes chaque nuit. Un de ses parents avait été blessé lors d'un accident de la route causé par une benne. Les accidents surviennent surtout lorsque les bennes ne sont pas éclairées et les blessures sont souvent graves. Il paraissait totalement irrationnel à Bob que l'obligation d'éclairage n'ait jamais été satisfaite de façon adéquate. Au chômage, ayant eu une expérience de fonderie, il voyait dans son projet l'opportunité de gagner de l'argent en exprimant un besoin sensé.

Au Réseau, Bob écrivit à Jack, un membre de l'équipe, sa proposition : une applique d'éclairage vissée avec des boulons. Elle devait être discutée et approuvée par le comité de gestion et le C.A., car même s'ils sont financés par les municipalités, les réseaux doivent faire des choix entre les projets.

Une des premières tâches était de réaliser une étude de marché. En effet, si les objectifs et les pratiques des clients potentiels ne sont pas examinés, il est impossible de produire quelque chose d'utile. Jack commença donc à rassembler une équipe compétente pour examiner la forme des différents modèles de benne. Il parla aux conducteurs de camions et découvrit qu'ils travaillaient avec un système de primes calculées selon le nombre de livraisons et de ramassages par jour. La fixation des lampes ne devait pas les retarder et être assez solide pour être malmenées par des conducteurs pressés. Ils explorèrent les matériaux et les techniques de production en testant, par exemple, la résistance à la rupture des vis.

Jack et Bob se trouvèrent ainsi au centre d'un réseau complexe traitant des questions de marketing, de réalisation, de production.



Du prototype à la vente

D'autres renseignements sur l'usage des lampes de benne furent collectés pour la fabrication du prototype. Lorsqu'il fut achevé, les activités portèrent sur les aspects commerciaux : financement initial, prêts, licence et royalties. Un certain nombre de prototypes d'applique furent fabriqués au Thames TechNet, essayés, discutés, adoptés. Bob reçut des cours de soudure car les techniciens de l'atelier voulaient constamment faire le travail à sa place et ne partageaient pas leurs compétences. L'image de Bob demeura celle d'un profane non technicien, même à l'intérieur d'un projet cherchant à minimiser le rôle des spécialistes.

Bob contacta ensuite une entreprise, Dorman Smith, dominant le marché des dispositifs d'éclairage et des équipements de sécurité routière, pour discuter le prix de gros. Dorman Smith se montra très intéressé. Pour faire breveter le projet, un ingénieur conseil fut engagé et il élaborait la description technique. Bob chercha à s'assurer que rien de similaire n'avait déjà été produit et commercialisé. Bob et Jack entreprirent alors le travail promotionnel en insistant sur la sécurité routière. Ils cherchèrent pour cela le soutien de la police locale et des services de voirie afin que leur applique obtienne l'agrément des autorités. Ils chargèrent les étudiants d'une Ecole de Gestion de mener une étude de marché au sein des services et des entreprises commerciales.

L'échec face au marché

L'applique ayant besoin d'un vaste marché pour couvrir les coûts, Bob dut choisir entre trois possibilités de mise en fabrication : répartir les divers éléments entre plusieurs entreprises, produire l'applique dans des locaux loués à la municipalité avec un financement et des équipements ou obtenir un accord de licence avec le fabricant.

Bob et Jack décidèrent d'entrer en contact avec Dorman Smith pour explorer cette dernière possibilité. Mais avant même qu'ils ne commencent leurs démarches, ils découvrirent que Dorman Smith produisait maintenant une applique d'éclairage de benne. Et ceci trois mois après que Bob eût discuté les détails de son produit avec cette entreprise. Bien que cette grande entreprise n'ait pas de brevet, elle pouvait exclure tout concurrent en produisant en grande quantité et en cassant les prix.

Jack écrivit une lettre officielle à Dorman Smith, expliquant qu'un important travail de mise au point avait été réalisé, que Bob possédait un brevet et suggérait l'idée d'une licence.

L'applique de Dorman Smith coûtait 1 £ la paire et était destinée à s'user rapidement et à être remplacée. Elle était fabriquée avec un métal peu résistant. L'applique produite par le Réseau coûtait 6 £ la paire. Jack insista sur la conception supérieure de l'applique de Bob, sur les résultats très probants aux tests, et sur le fait que le consommateur serait prêt à acheter un produit plus robuste.

La situation de Dorman Smith sur le marché lui assurait un avantage total : il pouvait vendre sa propre lampe et l'applique ensemble. Néanmoins, le directeur de l'entreprise accepta l'idée de négociations. Malgré la présence de Jack, l'inexpérience en affaires de Bob les firent échouer. Jack et Bob repartirent pour la gare de Liverpool...

Les deux hommes démarchèrent alors la production à une petite échelle. Une entreprise de bennes accepta de louer l'applique et la lampe avec ses engins. Ils obtinrent, à titre exceptionnel 2 000 £ de capital de départ par une municipalité.

Il était peu probable que Bob ait un jour à nouveau accès à de l'argent de cette façon. Il s'orienta dans une activité qu'il connaissait bien : il avait de nombreux contacts chez les ferrailleurs et utilisa l'argent pour acheter un camion pour remorquer les voitures abandonnées et les vendre à la ferraille. Pour deux mille livres sterling, on ne peut acheter qu'un très vieux camion remorqueur : lorsque l'embrayage tomba en panne, la municipalité dut le faire remorquer. Bob aurait très bien pu réussir en proposant de monter une affaire dans la ferraille.

La PSU n'est pas toujours very nice...

L'objectif essentiel du Réseau de Technologie a été d'accroître l'utilité des produits en développant des relations de travail plus égalitaires dans la production et entre les producteurs et les consommateurs. Le Thames TechNet n'est pas un club d'inventeurs, ni une vision prophétique du changement social basée sur des projets, mais une tentative de changer les relations de travail en technologie -en minimisant l'importance des spécialistes, en valorisant l'expérience non certifiée par des diplômes, et en rendant les ressources productives accessibles à un plus grand nombre de personnes.

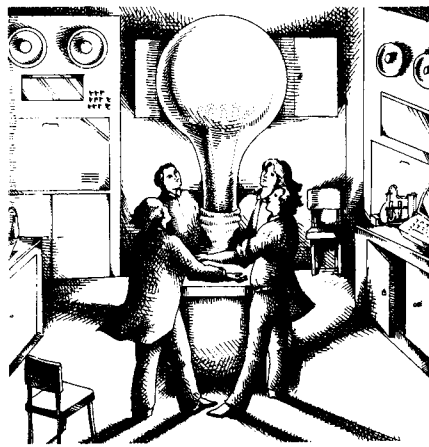
Essayer d'oeuvrer pour l'utilité est très moral. Les rapports émanant de tout le pays dans "Very Nice Work" sont empreints d'innocence, d'une combinaison de notions d'économie marxiste, et des chaleureux sentiments de la classe ouvrière. En comparaison, le projet d'éclairage des bennes, sape toutes ces grandes idées. La pratique semble ordinaire et décevante après la rhétorique pleine d'espoir de la PSU.

Les auteurs de la PSU et de "Very Nice Work" ont dû avoir, à un certain moment, une connaissance très précise des difficultés de la production alternative. Quelles opérations ont contribué au reniement théorique de ces difficultés ? Qu'est-ce qui a favorisé ce sentiment d'auto-satisfaction qui prévaut dans les rapports PSU ?

Comparées aux abstractions de l'économie et des sciences sociales les initiatives de PSU apportent une bouffée d'air frais et de réalisme. Cependant leur attrait provient de leur vue romantique de la classe ouvrière - un point de vue qui limite leur capacité à défier les réalités présentes du travail productif. Dans un projet spécifique, la PSU doit se préoccuper moins des innovations techniques en tant que telles, qu'essayer de changer et de coordonner tout un ensemble

de caractères sociaux de production. Une telle préoccupation nécessite de reposer sur une théorie qui permette au praticien de faire face à tous ces aspects.

En de nombreux points, le projet d'éclairage des bennes ressemble à la démarche de n'importe quelle autre entreprise capitaliste. Oui, mais aussi radical le projet soit-il, aussi claire l'analyse soit-elle, aussi généreux le financement soit-il, il doit se situer dans ce qui est. Tous les membres du Thames TechNet ont amené avec leur expérience de classe en tant qu'hommes, femmes, noir, blanc, compétent techniquement ou individu incompetent. Afin d'oeuvrer pour l'utilité ils ont dû s'engager dans un monde d'individualisme compétitif. Dès le départ, adopter des formulations non utopiques de PSU s'imposait.



Ces contradictions qu'il ne faut pas oublier

Le travail technique est exclusif par de nombreux aspects : la culture de l'atelier n'est accessible qu'à une minorité d'hommes et à une poignée de femmes.

Si l'utilité accrue provient de changements dans les relations de production, il est important d'évaluer le coût personnel élevé que cela implique pour les personnes engagées dans la réforme des relations de travail. Il peut sembler aux participants que tous les aspects de la vie ouvrière doivent être revus, observés, discutés à la lumière du critère oppositionnel. Bob et Jack tentèrent d'être des entrepreneurs à succès au moment où les fermetures de petites entreprises étaient très nombreuses, et parallèlement ils essayèrent de développer des formes non hiérarchiques de travail technique, administratif et promotionnel. Jack déploya une série impressionnante de compétences pour coordonner tous les éléments du projet. Peu d'entreprises, socialistes ou autres, bénéficient de ce type de soutien subjectif et institutionnel.

Cependant, ni Bob ni Jack n'avaient le capital culturel, ni les contacts pour se frayer un chemin dans le labyrinthe du lancement commercial d'une production technologique. Bien qu'ils aient eu accès à des ressources financières légales et techniques par l'intermédiaire du Réseau, bien qu'ils aient eu le soutien actif de conseils municipaux contrôlés par les Travaillistes, ce ne fut pas suffisant pour obtenir l'avantage dans le conflit de classe les opposant à Dorman Smith.

Le Réseau est géré par une femme, et les femmes étaient présentes dans les ateliers et dans le travail communautaire ; elles accomplissaient également le travail de bureau et les tâches domestiques ; les femmes étaient bien représentées au conseil d'administration. Pourtant, si Jack avait été une femme, Bob aurait trouvé le travail de mise au point du projet encore plus difficile et aliénant. Etant donné ses origines de travailleur manuel de race blanche, il ne pouvait démarrer son projet sans la familiarité culturelle que Jack a pu lui offrir. Par ailleurs, Bob eut affaire à des femmes responsables et compétentes du Réseau pour dialoguer avec lui.

Donc, il semble tout à fait irréaliste de se proposer de développer un Réseau de Technologie uniquement avec des membres de la classe ouvrière en prenant pour hypothèse que ces ouvriers feront une analyse socialiste du mode de production capitaliste. Les gens de la classe ouvrière forment un ensemble hétérogène - politiquement, subjectivement, culturellement. Ils ne sont pas ce que les auteurs de la PSU voudraient qu'ils soient. Bien qu'habituez aux luttes de la vie quotidienne, cela ne leur donne pas nécessairement la possibilité d'apprécier les luttes d'autres groupes. Cela ne rend pas facile non plus la tentative d'établir de nouvelles relations de production. Les projets de la PSU ne recrutent pas seulement des gens défavorisés, mais ils attendent d'eux qu'ils aient une

analyse claire de leur situation, et qu'ils réussissent dans un monde compétitif. Les notions utopiques de PSU négligent cette difficulté.

La moitié des utilisateurs, la moitié du personnel et la moitié du Conseil d'administration du Réseau étaient des membres de la minorité ethnique noire. Bob est arrivé, avec des préjugés racistes qu'il a corrigés en travaillant avec eux. Mais le Réseau ne peut exorciser le Racisme dans d'autres domaines de la pratique sociale. Le racisme trouve diverses expressions culturelles et matérielles. Nous ne pouvons l'occultier par des souhaits, ni ignorer ses manifestations insistantes. L'existence du racisme doit être prise en compte dans le projet de PSU.

Si ces divisions sociales ne sont pas incorporées dans le débat de la PSU, les auteurs du projet s'encombrent d'objectifs déraisonnablement optimistes et s'accablent lorsque l'échec survient inévitablement. Une compréhension plus grande des divisions sociales de la production technologique ne peut se faire si l'utilité n'intervient que dans la conception des produits ou dans la politique de planification populaire.

Le projet d'éclairage des bennes a pu paraître comme une histoire laborieuse ; cependant sans ces détails, il serait impossible de développer une perspective intégrant les données culturelles dans la production d'utilité technologique.

Quand la musique, c'est du bruit...

Les années 90 seront tristes. C'est décidé. Du moins par la RATP. Au moment où l'on incite le citoyen à reprendre le chemin de transports en commun, en traquant la voiture rebelle, une récente circulaire (1) chasse du métro ses saltimbanques. Elle décrète la musique socialement inutile, en somme.

1 Inspirée du décret du 22 mars 42, (Vichy, ça va fort)

2 Sauf amende épisodique : environ 500 F.

3 En moyenne de 50 à 70 F. par heure. En sachant qu'un chanteur ou musicien ne chante pas 8 heures par jour... surtout sans amplificateur, calculez son salaire et l'âge du capitalisme.

4 Le "seul fait de tendre la main pour recevoir un secours, même sans le solliciter expressément, constitue un délit" passible de 3 à 6 mois de prison. Dans le métro, en plus, vous paierez de 1 300 à 2 500 F. d'amende. (article 274 du code pénal et article 80 de l'arrêté préfectoral du 9/12/68).



Le voyageur en commun se transportera en silence. Plus de Tube (pas rentable), plus de musique (c'est inutile), plus de vendeurs à la sauvette et de pauvres (ça fait sale). S'il n'est pas encore interdit de parler dans les rames, depuis le début du mois d'octobre, il est difficile d'y jouer du Bach. Guitares, violons, et surtout amplificateurs sont devenus objets de délit, saisis illico. Jusqu'à présent tolérée (2), la culture souterraine est

déclarée pratique dangereuse. Particulièrement si les "vigiles" de la RATP s'emmêlent).

Exit, donc, les spectacles que nous offraient, à bas prix, les joueurs de jazz, de rock, les amoureux de Beethoven, les chanteurs. Professionnels, pour la plupart, ils se produisent là-dessous pour compléter un salaire précaire, toucher un public hors les rares salles de concert. Déjà interdits de rue, qui gênent-ils ces quelques 300 musiciens et ciennes ? Certainement pas les voyageurs qui paient (3), ont signé les nombreuses pétitions de la Guilde (regroupement naissant de tous ceux-ci), suivi les concerts informatifs. Alors, où est-il le danger, prétexte à tout ce salmigondis sécuritaire ? Hein ?

La RATP a le contrôle dans le sang, que voulez-vous. Attendons nous, à ce que, perverse, elle n'impose son Monsieur Rock, celui qui saura séparer le bon grain de l'ivraie, les vrais talents des moins bons, les "artistes" des "pauvres" s'offrant un petit boulot pour sauver les apparences de la mendicité (4). Ou, pourquoi pas, un Monsieur Théâtre, apte à juger de la gouaille des déclamateurs d'histoires tristes ("Je sors de prison, de l'ANPE, du Monoprix,...") "Non coco, c'est pas bon ça"). Ça va être chouette. Et c'est pas gai.

Sylvie Verhée

Guilde des musiciens : 42 22 11 76